

Collection
« *Adaptations théâtrales* »

MAXIME GORKI
Les barbares
adaptation d'ÉRIC LACASCADE
d'après la traduction d'André Markowicz

D. A. F. SADE
La philosophie dans le boudoir
adaptation de CHRISTINE LETAILLER

CRÉBILLON FILS

**Les égarements
du cœur et de l'esprit**
(précisions)

adaptation de
JEAN-LUC LAGARCE

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Cette adaptation a été créée le 23 novembre 1984 à l'Espace Planoise de Besançon dans une mise en scène de Jean-Luc Lagarce avec Mireille Herbstmeyer et François Berreur (production Théâtre de La Roulotte).

PRÉFACE

Il y a tant de mises en scène inutiles, tant de textes vains que c'est autant une exigence politique qu'un devoir moral de dire à quel point Lagarce aujourd'hui nous manque. J'ai assisté à ses débuts dans une position un peu particulière, puisque j'étais alors directeur régional des affaires culturelles, au début du grand élan des années Lang. Les comités d'experts mis en place par Robert Abirached, directeur du théâtre, étaient à l'affût des « jeunes compagnies », dans l'intention de donner un nouvel élan, moins institutionnel, à la décentralisation dramatique. Il y avait évidemment les anciens qui, après les années de vaches maigres de la France giscardienne, espéraient profiter de la manne ; ils avaient vieilli dans l'indifférence des pouvoirs locaux et la pénurie des subventions publiques ; ils méritaient la récompense des vieux serviteurs du théâtre en province ! Je les avais connus, comme simple spectateur, là où j'avais vécu auparavant, à Lille ou à Dijon, mais je dois dire que mes grandes rencontres théâtrales je les avais plutôt faites à Paris ou à Avignon. Ce fut donc un bonheur de pouvoir aussi contribuer à aider la jeunesse et l'audace,

© 2007, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-167-5

d'accompagner une aventure qui correspondait à ce que j'attendais du théâtre.

Bien sûr je me tenais sur la réserve ; il y avait les comités d'experts et les chargés de mission (les futurs conseillers) ; Abirached qui, à juste titre, se méfiait de l'administration en place, avait soigneusement bordé le pouvoir des préfets et des directeurs régionaux, je m'en tenais donc à mon rôle. Ce fut pourtant à propos de Jean-Luc Lagarce que je connus ma première « crise » avec le comité d'experts ; il me fallut en effet prendre parti contre l'inspecteur qui était censé représenter la direction centrale et qui était lui-même un auteur qui faisait les beaux (?) soirs du théâtre parisien et contre quelques experts, qui considéraient que le travail de Lagarce était abscons et prétentieux ; j'obtins gain de cause. Ce fut le premier risque que je pris pour Jean-Luc Lagarce.

J'en pris un autre – plus grand encore – en décidant contre toute déontologie d'écrire sous un pseudonyme une critique¹ dans une revue culturelle financée par le conseil régional, avec la complicité du fonctionnaire de la Région chargé de la culture, qui partageait ma volonté de secouer un peu le cocotier, au risque de faire tomber les ancêtres ! J'avais en effet été bouleversé par l'adaptation que Lagarce avait proposée des *Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils à l'Espace Planoise, un de ces lieux nouveaux qui, un peu partout en France, comme le Théâtre Garonne, que je connus peu après à Toulouse, ont contribué à changer la vie des artistes et des spectateurs dans les régions.

1. *Des égarements à ravir*, article reproduit ci-après.

J'écrivis donc mon papier avec une jouissance secrète, utilisant dans un désir de transgression totale le nom de jeune fille de ma mère et le prénom qu'elle aurait voulu me donner ! Il parut, je fus heureux, comme si j'avais obtenu le prix Goncourt ! Je suis tout aussi heureux qu'aujourd'hui François Berreur publie le texte de cette adaptation ; depuis a paru la très belle édition des œuvres complètes de Claude Crébillon qu'a donnée Jean Sgard dans les *Classiques Garnier*. En relisant le roman et la belle préface qui l'accompagne, je me trouve justifié dans l'admiration exprimée par mon article : non seulement Lagarce a réalisé une adaptation de roman – disons de longue nouvelle – qui est un modèle du genre, par sa fidélité à une langue, à une situation, à une époque, en trouvant une équivalence parfaite entre l'écriture et les temps respectifs du récit et du théâtre, mais par sa mise en scène et sa direction d'acteurs il avait su donner à cette prose aiguë, mais parfois un peu abstraite, du XVIII^e siècle une densité et une sensualité que l'on retrouve rarement au théâtre. Il faut dire qu'il était merveilleusement servi par ses deux interprètes, Mireille Herbstmeyer et François Berreur, qui donnaient leur cœur et leur corps à ces personnages auxquels Lagarce n'avait pas donné de noms. Ensemble et chacun, ils étaient pour le spectateur une promesse.

Demain peut-être une autre femme, un autre jeune homme incarneront à nouveau *Lui* et *Elle*, Meilcour et Madame de Lursay ; pour moi la rencontre a déjà eu lieu, je n'ai rien oublié. Le temps a passé ; Jean-Luc nous a donné d'autres bonheurs, d'autres émotions ; il est devenu un des grands de sa génération, puis il nous a quittés ; la dernière mise en scène de lui que j'ai vue, c'était à Oullins, au Théâtre de la Renaissance,

Le Malade imaginaire, comme l'opéra noir et baroque de la mort. Récemment une lecture m'a procuré la même émotion et la même jubilation que *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, une relecture en fait, celle d'*Armance* de Stendhal. Y a-t-il aujourd'hui un Lagarce pour adapter *Armance* ?

PATRICE BÉGHAIN

DES ÉGAREMENTS À RAVIR

Article publié dans la revue Résurgence n° 4, mars 1985.

Elle est encore jeune, mais n'est pas sans expérience ; il est très jeune, avide d'expérience. Ils sont seuls, ou presque ; autour d'eux simplement des livres – en désordre –, un globe terrestre, une lunette astronomique, un divan. Figures emblématiques du siècle ; décor subtil qui signifie sans montrer, qui inscrit cette histoire dans un temps, sans redondance, par allusion. Le XVIII^e siècle est là tout entier : le savoir vient encore des livres ; il commence à venir de l'expérience ; et les divans s'y nomment sofas.

Mais, pour eux – qui sont nos figures – donc pour nous – hors de ce temps qui n'est plus le nôtre – se joue la comédie essentielle, celle des égarements du cœur et de l'esprit.

Le XVIII^e siècle ne l'a pas inventée ; il l'a inscrite dans le libertinage, mais ce n'est qu'une enveloppe. Pour ce qui est des ruses du désir et des pièges de l'amour, l'auteur de *Tristan* et Madame de Lafayette n'ont rien à envier à Crébillon. La différence est que l'ordre féodal ou le carcan de la Cour ont disparu.

L'homme et la femme sont seuls, et le décor peut n'être plus que référentiel, puisqu'il ne joue aucun rôle dans l'action. Lagarce, adaptant Crébillon l'a bien compris. Aucune contrainte sociale ne pèse plus sur nos personnages ; mais les voici installés dans un nouvel ordre – libres de s'y prendre ou de s'y trouver –, l'ordre du discours. En matière amoureuse, de dialogues en romans par lettres, tout au XVIII^e siècle passe par le langage, de Laclos à Sade.

Texte théâtral donc par excellence que ce roman de Crébillon, qui par ailleurs s'essaya au dialogue ; et Lagarce en a tiré le meilleur parti. Les personnages se jettent dans les mots avec une fureur qui est l'exacte analogie de la fureur de l'amour. Montaigne écrivait : « Nous ne tenons les uns aux autres que par les mots. » Les personnages de Crébillon-Lagarce appliquent – à la lettre – la formule, se prenant, se déprenant, se cherchant, se trouvant dans les mille détours de la rhétorique amoureuse, destinée tout autant à révéler qu'à dissimuler. Égarements du langage donc plus encore qu'égarements des sens, ceux-là n'ayant peut-être pour but que de prévenir ceux-ci. Parler donc, parler encore et toujours pour reculer – ou pour permettre ? – l'accomplissement, comme si tout notre plaisir de spectateurs – qui ici tient tout à la langue – était fondé sur la mise à distance du leur. Jeu cruel où le spectateur-voyeur se voit contraint au sadisme parce qu'il sait que la fin du discours ouvrira aux personnages les portes du plaisir, mais lui ôtera le plaisir de la scène.

Démarche pleinement théâtrale que tout cela, superbement maîtrisée par Lagarce qui joue à plein de la dialectique du parler et du faire que lui offre la littérature libertine du XVIII^e siècle. Et pourtant,

objectera-t-on, il s'agit à l'origine d'un roman. C'est précisément là peut-être que l'intelligence de Lagarce fait merveille, par l'interférence subtile entre le mode du théâtre et le mode du roman, grâce aux incises qui ponctuent les propos des personnages : « Dit-il... dit-elle. » Ainsi se trouve réintroduite par une sorte de distanciation sans artifice l'épaisseur du roman, de la vie et au bout du compte de la mémoire. La scène devient récit. On comprend que les personnages jouent leur propre histoire, que le seul temps dans lequel ils sont installés est peut-être celui de la nostalgie, de notre nostalgie, de la conscience aussi du temps perdu : le temps du discours qui a repoussé à la marge le temps de l'acte. Il y a cependant eu place dans la nuit pour un moment, et celle-ci finalement prend tout son sens par celui-là.

Voilà un théâtre libertin qui est foutrement philosophique. À vrai dire, Sade n'est pas loin, avec *La Philosophie dans le boudoir*.

On aura compris que cette adaptation des *Égarements du cœur et de l'esprit* de Crébillon fils par Jean-Luc Lagarce est du plus haut intérêt. Elle l'est d'autant plus qu'elle est fort bien interprétée, notamment par Mireille Herbstmeyer, dont la beauté sculpturale et la froideur passionnée font merveille.

FRANÇOIS CAMBOURS

LUI, *lisant*. – Ce qu'alors les deux sexes nommaient amour, était une sorte de commerce où l'on s'engageait, souvent même sans goût, où la commodité était toujours préférée à la sympathie, l'intérêt au plaisir, et le vice au sentiment.

On disait trois fois à une femme qu'elle était jolie, car il n'en fallait pas plus : dès la première, assurément elle vous croyait, vous remerciait à la seconde, et assez communément vous en récompensait à la troisième. Il arrivait même quelquefois qu'un homme n'avait pas besoin de parler, et, ce qui, dans un siècle aussi sage que le nôtre, surprendra peut-être plus, souvent on n'attendait pas qu'il répondît.

Un homme, pour plaire, n'avait pas besoin d'être amoureux : dans des cas pressés, on le dispensait même d'être aimable.

La première vue décidait une affaire, mais, en même temps, il était rare que le lendemain la vît subsister ; encore, en se quittant avec cette promptitude, ne prévenait-on pas toujours le dégoût.

Pour rendre la société plus douce, on était convenu d'en retrancher les façons : on ne la trouva pas encore assez aisée ; on en supprima les bienséances.

Si nous en croyons d'anciens mémoires, les femmes étaient autrefois plus flattées d'inspirer le respect que le désir ; et peut-être y gagnaient-elles. À la vérité, on

leur parlait d'amour moins promptement, mais celui qu'elles faisaient naître n'en était que plus satisfaisant, et que plus durable.

Alors elles imaginaient qu'elles ne devaient jamais se rendre, et en effet elles résistaient. Celles de mon temps pensaient d'abord qu'il n'était pas possible qu'elles se défendissent, et succombaient par ce préjugé, dans l'instant même qu'on les attaquait.

Il ne faut cependant pas inférer de ce que je viens de dire qu'elles offrissent toutes la même facilité. J'en ai vu qui, après quinze jours de soins rendus, étaient encore indécises, et dont le mois tout entier n'achevait pas la défaite. Je conviens que ce sont des exemples rares, et qui semblent ne devoir pas tirer à conséquence pour le reste ; même, si je ne me trompe, les femmes sévères à ce point-là passaient pour être un peu prudes. Les mœurs ont depuis ce temps-là si prodigieusement changé que je ne serais pas surpris qu'on traitât de fable aujourd'hui ce que je viens de dire sur cet article. Nous croyons difficilement que des vices et des vertus qui ne sont plus sous nos yeux aient jamais existé : il est cependant réel que je n'exagère pas.

PREMIER DIALOGUE

ELLE. – ... dire qu'on aime est une chose qu'on fait tous les jours, et fort aisément.

LUI. – Je ne serais pas entièrement de votre avis, madame, et je ne crois pas qu'il soit facile de dire qu'on aime.

ELLE. – Je suis persuadée que cet aveu coûte à une femme ; mille raisons, que l'amour ne peut absolument détruire, doivent le lui rendre pénible ; car vous n' imaginez pas sans doute qu'un homme risque quelque chose à le faire ?

LUI. – Pardonnez-moi, madame : c'était précisément ce que je pensais. Je ne trouve rien de plus humiliant pour un homme de dire qu'il aime.

ELLE. – C'est dommage assurément, que cette idée soit ridicule ; par sa nouveauté peut-être elle ferait fortune. Quoi ! Il est humiliant pour un homme de dire qu'il aime !

LUI. – Oui, sans doute, quand il n'est pas sûr d'être aimé.

ELLE. – Et comment voulez-vous qu’il sache s’il est aimé ? L’aveu qu’il fait de sa tendresse peut seul autoriser une femme à y répondre. Pensez-vous, dans quelque désordre qu’elle sentît son cœur, qu’il lui convient de parler la première, de s’exposer par cette démarche à se rendre moins chère à vos yeux, et à être l’objet d’un refus ?

LUI. – Bien peu de femmes auraient à craindre ce que vous dites.

ELLE. – Toutes auraient à le craindre, si elles se mettaient dans le cas de vous devancer ; et vous cesseriez de sentir du goût pour celle qui vous en aurait inspiré le plus, dans l’instant qu’elle vous offrirait une conquête aisée.

LUI. – Cela n’est pas raisonnable. On doit plus de reconnaissance à quelqu’un qui vous épargne des tourments...

ELLE. – Sans doute, mais vous pensez mal. Vous-même qui vous récriez actuellement contre l’injustice des hommes, vous agiriez comme eux si une femme prévenait vos soupirs.

LUI. – Ah ! que je lui en serais obligé et que le plaisir d’être prévenu augmenterait mon amour !

ELLE. – Pour que ce plaisir soit vif pour vous, il faut que vous vous soyez fait une terrible idée d’une déclaration d’amour.

Mais qu’y voyez-vous donc de si effrayant ? La crainte de n’être point écouté ? Cela ne peut pas arriver ;

la honte d’être forcé de dire qu’on aime ? Elle n’est pas raisonnable.

LUI. – Eh ! comptez-vous pour rien, madame, l’embarras de le dire, surtout pour moi qui sens que je le dirais mal ?

ELLE. – Les déclarations les plus élégantes ne sont pas toujours les mieux reçues. On s’amuse de l’esprit d’un amant, mais ce n’est pas lui qui persuade ; son trouble, la difficulté qu’il trouve à s’exprimer, le désordre de ses discours, voilà ce qui le rend à craindre.

LUI. – Mais, madame, cette preuve, qui en effet me paraît incontestable, persuade-t-elle toujours ?

ELLE. – Non. Ce désordre vient quelquefois de ce qu’un homme est plus stupide qu’amoureux, et pour lors on ne lui en tient pas compte. Il peut arriver aussi que celui à qui vous inspirez de l’amour n’est point celui pour qui vous en voudriez prendre, et tout ce qu’il vous dit ne vous touche pas.

LUI. – Vous voyez donc, madame, que je n’ai pas tort d’imaginer que ce refus est cruel. Je ne sais si je ne préférerais point mon incertitude à une explication qui m’apprendrait qu’on ne me trouve pas aimable.

ELLE. – Il est plus avantageux, même plus raisonnable, de parler que de s’obstiner à se taire. Vous risquez de perdre par le silence le plaisir de vous savoir aimé ; et si l’on ne peut vous répondre comme vous le voudriez, vous vous guérissez d’une passion inutile qui ne fera jamais que votre malheur.

Mais, je remarque que depuis longtemps vous me parlez sur ce sujet, et si je ne me trompe, une déclaration ne vous paraît embarrassante que parce que vous en avez une à faire.

(Un temps.)

Votre silence et votre embarras m'apprennent que j'ai deviné juste ;
mais je ne prétends me servir du secret que je vous ai surpris, que pour vous tirer d'erreur, et vous être utile si je le puis. Je veux d'abord que vous me disiez quel est votre choix : jeune et sans expérience comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légèrement.
S'il n'est pas digne de vous, je vous plains ; mais ce n'est pas encore assez :
mes conseils peuvent vous aider à détruire une passion, ou pour mieux dire une fantaisie, qui, selon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'espérance, et dont par conséquent je vous montrerais le ridicule plus aisément.
Si, au contraire, votre choix est tel que l'honneur ni la raison ne puissent en murmurer, loin d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, et moi-même vous avertir de vos progrès.

(Un temps.)

Mais que vous êtes jeune !
Je ne puis plus douter que vous n'aimiez ; votre silence ajoute encore à votre tourment.
Que savez-vous ?

Peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même : ne serait-ce donc rien pour vous que le plaisir de vous l'entendre dire ?
En un mot, je le veux ;
(mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton)
dites-moi qui vous aimez.

LUI. – Ah ! madame, je serais bientôt puni de vous l'avoir dit.

ELLE. – Que prétendez-vous dire ? (reprit-elle en ra doucissant sa voix).
Vous seriez bientôt puni de l'avoir dit ?
Croyez-vous que je fusse indiscrete ?

LUI. – Non, ce ne serait pas ce que je craindrais. Mais, madame, si c'était une personne telle que vous que j'aimasse, à quoi me servirait-il de le lui dire ?

ELLE. – À rien peut-être (répondit-elle en rougissant).

LUI. – Je n'ai donc pas de tort de m'opiniâtrer au silence.

ELLE. – Peut-être aussi réussiriez-vous :
une personne de mon caractère peut devenir sensible, et même plus qu'une autre.

LUI. – Non, vous ne m'aimeriez pas.

ELLE. – Nous nous éloignons et je ne vois pas pourquoi il est question de moi dans tout ceci.

(Un temps.)